Habiter les questions

Il m'arrive parfois d'éprouver un étrange sentiment devant certaines évidences de notre époque. Ce n'est pas un désaccord frontal. Ce n'est pas non plus une méfiance instinctive. C'est quelque chose de plus discret, de plus difficile à saisir. Comme l'impression qu'avant certaines réponses, quelque chose a disparu. Comme si une partie du chemin avait été effacée. Les conclusions demeurent, les recommandations demeurent, les certitudes demeurent, mais les questions qui leur ont donné naissance semblent s'être éloignées au point de devenir presque invisibles.

Longtemps, j'ai cru que ce sentiment venait d'un manque d'information. Je pensais qu'il suffisait d'accumuler davantage de connaissances pour dissiper ce malaise. Pourtant, plus j'apprenais, plus j'avançais sur mon chemin et accumulais d'expériences, plus une autre intuition se précisait. Le problème n'était peut-être pas dans les réponses elles-mêmes. Il résidait davantage dans notre manière de les habiter. Car toute réponse s'enracine dans une certaine façon de regarder le monde, et cette façon de regarder est souvent si familière qu'elle finit par disparaître derrière ce qu'elle nous permet de voir.

Nous vivons tous ainsi. Aucun être humain n'aborde le réel dans sa totalité. Nous sélectionnons, nous organisons, nous hiérarchisons. Nous construisons des repères qui nous permettent de nous orienter dans un monde infiniment plus vaste que nous. Sans ces repères, nous serions rapidement submergés. Si nous devions tout percevoir, nos systèmes nerveux seraient durement mis à mal, nos cerveaux rapidement saturés par une quantité immense d'informations, et nous finirions par nous épuiser. Les simplifications économisent de l'énergie. Elles nous permettent de nous orienter, d'agir et de nous régénérer, tout en laissant dans l'ombre une partie de ce qui est écarté. Nous avons besoin de catégories, de récits, de modèles et de représentations. Nous avons besoin de cartes qui orientent nos perceptions autant qu'elles les limitent.

Pendant longtemps, je n'ai ni vu ni compris que ces cartes existaient et qu'elles étaient de simples outils. Maintenant que j'en ai davantage conscience, je me rends compte que nos regards sur le monde sont toujours médiatisés par des représentations. Certaines cartes innées sont si profondément intégrées que nous peinons à les reconnaître comme des cartes. Les cartes acquises au fil de notre histoire personnelle et culturelle viennent s'y superposer jusqu'à se confondre avec elles. Peu à peu, l'ensemble tend à prendre l'apparence du territoire lui-même. Nous ne regardons plus le monde à travers ces filtres ; nous le percevons depuis eux. Nous les habitons si intimement que leur présence devient presque invisible.

Peut-être à partir de là que naissent bien des incompréhensions. Nous pensons souvent que les désaccords proviennent d'interprétations différentes d'une même réalité. Pourtant, il me semble qu'ils émergent parfois plus profondément encore. Ils naissent lorsque les cadres qui organisent notre regard restent ou deviennent

invisibles à nos propres yeux. Dès lors, ce qui apparaît évident pour l'un paraît incompréhensible pour l'autre. Non parce que l'un voit et que l'autre est aveugle, mais parce qu'ils habitent des paysages différents sans toujours percevoir les chemins qui les y ont conduits.

Cette réflexion me revient souvent lorsque j'entends parler de santé. Le mot semble limpide. Pourtant, dès que l'on s'y attarde, il devient étonnamment difficile à définir. Est-ce l'absence de maladie ? Une capacité d'adaptation ? Un état d'équilibre ? Une qualité de vie ? Une manière d'entrer en relation avec soi-même, avec les autres et avec son environnement ? Chacune de ces réponses, parmi d'autres, éclaire une dimension réelle de l'existence, mais aucune ne me paraît capable de l'épuiser entièrement. Or il me semble que certaines conceptions finissent parfois par occuper tout l'horizon. Non parce qu'elles seraient nécessairement fausses, mais parce qu'elles deviennent si efficaces qu'elles cessent d'apparaître comme des conceptions particulières. Elles deviennent des évidences. Elles structurent notre regard au point que nous n'imaginons plus réellement ce qui pourrait être vu autrement.

C'est ainsi que certaines questions disparaissent. Pas toujours parce qu'elles ont reçu une réponse définitive, ni même parce qu'elles auraient été explicitement interdites. Elles peuvent simplement cesser de nous venir à l'esprit. D'autres deviennent difficiles à formuler lorsque les cadres de compréhension dominants les considèrent comme déjà réglées, dépassées ou dénuées de pertinence. À mesure que certaines connaissances, certaines catégories ou certaines manières d'organiser le réel s'imposent, elles éclairent certaines dimensions du monde tout en en reléguant d'autres dans l'ombre. Comme ces mots d'une langue ancienne que l'on n'entend plus et dont on finit par oublier jusqu'à l'existence. Pourtant, leur absence transforme silencieusement notre manière de penser.

Je me demande parfois combien de nos certitudes reposent sur de telles absences. Combien d'évidences sont devenues évidentes précisément parce que nous ne voyons plus les présupposés qui les soutiennent. Combien de discussions tournent en rond parce que chacun défend des réponses alors que le véritable désaccord se situe dans les questions qui précèdent ces réponses.

Plus j'y réfléchis, plus j'ai le sentiment que notre difficulté n'est pas seulement intellectuelle. Elle est aussi existentielle. Car les cadres qui organisent notre compréhension du monde ne nous servent pas uniquement à comprendre. Ils nous permettent également d'habiter l'incertitude. Face à la complexité, à la vulnérabilité, à la maladie, à la souffrance ou à la mort, nous avons besoin de repères. Nous avons besoin de savoir où poser le pied suivant. Nous avons besoin de récits suffisamment stables pour continuer à avancer.

Habiter les questions

Dès lors, une représentation du monde ne constitue pas uniquement une description. Elle devient un lieu d'habitation. Elle nous offre une forme de sécurité. Elle réduit l'angoisse ou le vertige que pourrait provoquer un réel trop vaste, trop complexe ou trop imprévisible. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il est si difficile de remettre en question certaines évidences. Ce n'est pas seulement une idée qui vacille lorsque nous interrogeons un cadre. C'est parfois un équilibre intérieur.

Et pourtant, quelque chose en nous continue souvent de résister aux réductions excessives. Comme si une partie de notre humanité percevait instinctivement que le réel déborde toujours les catégories dans lesquelles nous tentons de l'enfermer. Comme si nous pressentions qu'aucune description, aussi précise soit-elle, n'épuise jamais totalement l'expérience humaine.

Cette intuition me paraît importante, car elle ne concerne plus seulement la connaissance. Elle concerne également l'imaginaire. Lorsqu'un cadre se referme progressivement sur lui-même, ce n'est pas uniquement une partie du réel qui disparaît de notre champ de vision. C'est aussi une partie de ce que nous sommes capables d'imaginer. Certaines possibilités cessent de nous apparaître. Certains horizons se rétrécissent. Certaines questions deviennent presque impossibles à formuler.

Or l'imaginaire n'est pas un supplément facultatif de l'existence. Il est l'un des espaces dans lesquels l'être humain déploie son rapport au sens. C'est lui qui permet de relier les faits à une histoire, les expériences à une signification, les difficultés à une espérance. Lorsqu'il s'appauvrit, quelque chose de notre respiration intérieure s'appauvrit avec lui.

Peut-être est-ce pour cela que certaines personnes éprouvent parfois un malaise difficile à nommer dans des sociétés pourtant performantes, organisées et efficaces. Elles ne manquent pas nécessairement de moyens, de connaissances ou de confort. Pourtant, elles ressentent une forme de manque. Comme si une partie de la vie humaine peinait à trouver sa place. Comme si les réponses disponibles ne rejoignaient plus certaines questions plus profondes qui continuent pourtant de les habiter.

Je ne crois pas que ce sentiment fasse de ces personnes des êtres plus lucides que les autres. Je ne crois pas davantage qu'il existe quelque part un groupe qui aurait enfin compris la totalité du réel. Penser ainsi reviendrait simplement à construire un nouveau monde disjoint. Car nous habitons tous des représentations partielles. Nous possédons tous des angles morts plus ou moins importants sur des parts plus ou moins vastes du réel. Nous avançons tous à partir de compréhensions inachevées.

Habiter les questions

C'est peut-être là que commence véritablement l'humilité. Non pas lorsque nous découvrons les limites des autres, mais lorsque nous apercevons aussi les nôtres. Non pas lorsque nous identifions les réductions présentes dans certains cadres, mais lorsque nous réalisons que nous aussi regardons le monde à travers des lunettes que nous ne voyons pas entièrement.

À partir de ce moment, quelque chose peut progressivement changer dans notre rapport aux autres. Les désaccords ne disparaissent pas. Les différences de perspective ne s'effacent pas. Pourtant, elles cessent peu à peu d'être perçues comme des menaces. Derrière chaque conviction apparaît un être humain qui tente, lui aussi, de donner sens à son expérience. Derrière chaque certitude apparaît une vulnérabilité, une histoire, une manière particulière d'habiter le monde.

Je me demande parfois si la neutralité épistémique n'aboutit pas finalement à cela. Non pas à une suspension perpétuelle du jugement, ni à l'idée que toutes les positions se valent, mais à une forme de bienveillance. Une manière de reconnaître que nous cherchons tous à nous orienter dans une réalité qui nous dépasse. Une manière d'accepter que nos limites ne soient pas des fautes mais les conditions mêmes de notre apprentissage.

Peut-être est-ce aussi là que l'amour rejoint la connaissance. Non parce qu'il remplacerait la recherche de la vérité, mais parce qu'il nous rappelle constamment notre commune incomplétude. Aimer ne consiste pas à nier les limites. Aimer consiste à reconnaître que nous les partageons. Nous avançons tous avec des compréhensions partielles, des intuitions inachevées, des questions auxquelles nous ne savons pas encore répondre entièrement.

Alors la pensée cesse progressivement d'être une conquête. Elle devient une rencontre. Une rencontre avec le réel, bien sûr, mais aussi avec les autres et avec soi-même. Nous ne cherchons plus seulement à accumuler des réponses. Nous apprenons à demeurer en présence des questions qui les rendent possibles.

Et peut-être est-ce là, au fond, que réside l'une des formes les plus précieuses de liberté. Non dans la certitude de posséder enfin la bonne carte, mais dans la capacité à se souvenir qu'elle demeure une carte. Non dans l'abandon de toute conviction, mais dans cette ouverture intérieure qui permet à nos convictions de continuer à se transformer. Non dans le fait de sortir définitivement de nos cadres, mais dans la possibilité de les habiter avec suffisamment d'humilité, de lucidité et d'amour pour qu'ils ne cessent jamais de dialoguer avec ce qu'ils ne voient pas encore.